

Les catastrophes sont rarement le fruit du hasard

La scène politique algérienne s'est emballée dangereusement ces derniers jours. Une confrontation décisive semble avoir été engagée à l'issue de laquelle il y aura probablement peu de rescapés.

Les Algériens, eux, savent qu'il n'y a pas de vainqueur dans ce genre de joute. Un seul perdant, toujours le même, le peuple. Ils assistent médusés et impuissants à la fois à la passe d'armes, la dernière peut-être, en implorant le Ciel qu'elle ne débouche pas sur un cataclysme qui mettra cette fois-ci le pays définitivement à terre, à la merci de ceux qui, dans certaines capitales, pensent que l'Algérie est un trop grand pays. Trop grand et trop riche pour nous, s'entend. La crise aidant, les appétits s'aiguisent et chacun affûte secrètement ses dagues pour prendre part au festin qui se prépare.

En Algérie, dans les hautes sphères, barricadés dans leurs espaces feutrés loin du tumulte de la rue, les dirigeants n'entendent pas le tonnerre qui gronde. Ils continuent à gérer au jour le jour un pays en crise permanente depuis des décennies, subissant les événements au lieu de les prévoir. A chaque jour suffit sa peine, semblent-ils nous dire. Leurs discours regorgent d'espérances vite balayées par la réalité concrète et de promesses généreuses mais creuses car rapidement oubliées. Ils semblent avoir bien assimilé la boutade d'un président français auquel on a fait dire que les promesses n'engageaient que ceux qui les avaient entendues. Dans la foulée, ils ont aussi oublié les avertissements de Bennabi au sujet des idées mortes qui deviennent mortelles pour eux et pour toute la communauté.

Cinquante ans après l'indépendance, les Algériens prennent conscience chaque jour un peu plus de l'incapacité du système en place à gérer le simple quotidien des habitants. Des pans entiers de ce qui fait la vie de tous les jours sont régulièrement remis entre les mains de coopérants étrangers appelés à la rescousse à grand renfort de devises pour nous distribuer l'eau, pour faire fonctionner nos aéroports, pour faire rouler notre unique ligne de métro, pour gérer nos hôpitaux...

Des parcelles de souveraineté sont ainsi cédées subrepticement tandis que les tenants du système se livrent à leur sport favori, celui de se mettre mutuellement des bâtons dans les roues. Une aubaine pour les esprits rétrogrades ennemis jurés de l'intelligence qui poursuivent froidement leur entreprise d'aliénation des citoyens auxquels ils proposent un aller sans retour vers ces contrées moyenâgeuses où l'homme s'interroge encore sur l'utilité de la femme après avoir assouvi ses instincts.

Ailleurs, dans les bureaux d'état-major, dans l'ambiance tamisée des officines, à l'écart de la cohue, une logique implacable se met en place. De nouvelles cartes de ce que sera notre région dans un avenir qui est déjà à nos portes y sont inlassablement déroulées, patiemment redessinées. Les félins attendent tou-

jours le moment propice pour s'élancer, nous dit-on.

Face à cette perspective qui se rapproche dangereusement, les Algériens conscients se sentent abandonnés. Ils voient le navire chavirer mais la passerelle de navigation reste désespérément vide et inaccessible. Qu'ont fait les dirigeants du pays pour en arriver là ? Ont-ils encore les moyens d'éviter les écueils et de reprendre la barre dans une mer tourmentée ?

Force est d'admettre que les conditions objectives de notre vassalité qui achèvent de se mettre en place sous nos yeux ne datent pas d'aujourd'hui. Elles se sont lentement superposées durant un demi-siècle de gestion approximative.

Ceux qui en 1962 ont cru pouvoir construire un Etat sans l'assentiment du peuple, sur la force comme unique source de légitimité, en portent l'entière responsabilité. Ils peuvent aujourd'hui mesurer à loisir l'ampleur de la catastrophe. Ils ont banni ceux qui avaient l'Algérie au cœur, réduit au silence les voix sincères et désintéressées, séquestré l'Histoire et le souvenir, exclu les citoyens de la gestion de leur propre devenir pour se retrouver dans l'arène des flagorneurs, des traîtres, des incompetents et des corrompus comme le leur avait prédit un certain Ferhat Abbas.

Le résultat est consternant : une Algérie exsangue, menacée dans son existence même ; un peuple épuisé ; une jeunesse qui n'attend qu'un visa, n'importe lequel, pour fuir le pays de la frustration ; la mauvaise foi et la roublardise comme mode de gestion favori ; la corruption, l'incompétence et l'arbitraire ; les faux moudjahidine ; l'obscurantisme et l'intolérance ; la violence et la criminalité ; l'impunité et l'injustice ; l'ignorance et la mauvaise éducation ; la saleté, ah, la saleté ! Sous toutes les formes possibles et imaginables.

Quel sens donner alors au sacrifice de millions de martyrs depuis les épopées glorieuses du 19^e siècle à la guerre de Libération nationale et aux affrontements fratricides de l'indépendance en passant par les chouhadas anonymes de Mai 45 ? Tant de sang versé, de souffrances et

de larmes, tant d'humiliations, de privations, de vexations et de sueurs, pour en arriver là ?

Ceux que le peuple nomme les décideurs parce qu'ils ont toujours décidé pour lui ne donnent guère l'impression d'être concernés. Ils exultent dans les querelles byzantines et se livrent aujourd'hui à ce qui semble bien être la dernière bataille avant l'implosion du pays et son éclatement en principautés autonomes... Sous les applaudissements nourris et les rires sous cape des grandes capitales et de certaines autres encore, frères celles-là, qui se frottent déjà les mains.

Réveillez-vous, de grâce !

Après cinquante longues années de marche forcée vers l'inconnu, il est encore temps d'éviter le suicide collectif, de stopper les machines, d'opérer un demi-tour stratégique et courageux pour retourner à la case départ. Ce n'est pas une reculade car tous les Algériens ou

presque admettent que le problème numéro 1 du pays est gravé dans le mauvais départ de 1962. Je dis tous les Algériens ou presque car il y a ceux qui se complaisent dans le stupre et la médiocrité, qui ont amassé des fortunes en se grattant vulgairement le ventre et qui pensent aujourd'hui être en mesure d'éduquer leurs compatriotes. Ceux-là sont connus, ils s'évaporeront dès les premières salves et iront grossir les rangs des beggarines hideux dans le rebut de l'humanité.

Les acteurs de 1962, ceux qu'on appelle les décideurs, sont toujours aux commandes. Heureusement pourrions-

Alors, un dernier effort, tous ensemble. Rembobinons la cassette et revenons au moment où le temps s'était figé, au péché originel en quelque sorte en effaçant carrément la scène grotesque du cinéma Majestic. On le transformera en musée de la bêtise humaine et on demandera à madame Tussauds d'immortaliser l'instant avec ses poupées de cire. Elle veillera à leur ajouter une touche d'effrayant, pour les générations futures. On s'arrêtera juste au moment où Ferhat Abbas n'avait pas encore eu l'intention de démissionner de la présidence de l'Assemblée constituante.

fermés car eux seuls savent combien il est urgent de faire machine arrière. En reconnaissant le mauvais départ de 1962, en apportant les réparations salutaires que réclament tous les Algériens, ils entreront dans l'Histoire par la grande porte. Personne ne les montrera du doigt car le monde entier sera occupé à les applaudir.

Par Mohamed Djaafar
(colonel à la retraite)
djaafarmohamed@gmail.com

Vite, le temps presse. Trêve de replâtrage et de querelles de clocher, allons-y tout de go. Tournons le dos à l'autosatisfaction stupide et faisons face courageusement au monde qui nous regarde. Personne n'accusera personne de révisionnisme. Du moment que le peuple n'est plus marginalisé, que le droit et la

justice reprennent la place d'honneur qui est la leur, que les femmes se libèrent des chaînes intégristes, que les Algériens ne soient plus obligés de s'exiler pour exister, que les faibles soient protégés, que les menteurs (ou les dribbleurs si vous aimez le football) soient démasqués, que les arbres ne soient plus arrachés sans notre approbation, que les criminels soient punis, que, que...

N'est-ce pas là, objecterait le lecteur de bonne foi, quelque chose qui sonne

comme les promesses d'un certain 1^{er} Novembre 1954 ?... Personnellement, je n'étais pas au maquis avec nos martyrs mais il me semble bien qu'ils se sont sacrifiés pour des choses comme ça.

Alors, un dernier effort, tous ensemble. Rembobinons la cassette et revenons au moment où le temps s'était figé, au péché originel en quelque sorte en effaçant carrément la scène grotesque du cinéma Majestic. On le transformera en musée de la bêtise humaine et on demandera à madame Tussauds d'immortaliser l'instant avec ses poupées de cire. Elle veillera à leur ajouter une touche d'effrayant, pour les générations futures. On s'arrêtera juste au moment où Ferhat Abbas n'avait pas encore eu l'intention de démissionner de la présidence de l'Assemblée constituante. On fera comme s'il n'avait jamais démissionné. Comme il n'est plus là, on trouvera bien quelqu'un de sa trempe encore vivant pour reprendre son rôle là où l'inconscience l'avait interrompu. On le priera d'actionner le démarreur, on lui tiendra la main s'il le faut pour enclencher la vitesse. Avec lui, nous appuierons sur le champignon et voterons l'acte de naissance de la 1^{re} vraie république, article par article comme nos braves frères tunisiens.

Ce jour-là, les horloges repartiront toutes seules comme par miracle, nos hittistes se redresseront et tout recommencera à fonctionner normalement parce que nos martyrs cesseront de se retourner dans leurs tombes et se laisseront enfin bercer par les douceurs éternelles. Abane Ramdane nous observera encore quelque temps pour s'assurer qu'il ne s'agit pas d'une ultime manœuvre ourdie par quelque décideur aveuglé par la lumière brûlante de la vérité. Puis, rassuré, il nous pardonnera nos lâchetés et retrouvera enfin sa sérénité et le repos tant mérité qu'il s'est refusé depuis 1958 par solidarité avec le peuple pour lequel il a choisi de se sacrifier. Il déploiera sur nous ses ailes de géant et subitement, l'arbre que l'on croyait condamné reprend vie et recommence à dispenser feuilles et fruits. Sous son ombre, aucune malédiction ne pourra plus atteindre nos enfants.

M. D.